

## ÉPIPHANIE

*Dimanche 4 janvier 2025*

La première fête de Noël n'est pas celle que nous connaissons et célébrons le 25 décembre mais bien celle de ce jour, attestée dans l'Orient chrétien depuis le 2<sup>e</sup> siècle, fixée au 6 janvier, accueillie en Occident au 4<sup>e</sup> siècle, et d'abord centrée sur la manifestation de l'identité de Jésus lors de son baptême par Jean-Baptiste. Quand on en vint à célébrer la naissance de Jésus, ce fut d'abord à partir de S. Matthieu et non à partir de S. Luc qu'on en fit l'évocation.

S. Matthieu préfère mettre au premier plan la figure de Joseph plutôt que celle de Marie et parler des mages plutôt que des bergers. Du coup, l'Épiphanie est une fête à la fois plus juive et plus universelle que celle de Noël, où nous lisons S. Luc. Plus juive, parce que c'est par Joseph que Jésus se rattache à la lignée de David et donc qu'il peut être reconnu comme le Messie d'Israël. Plus universelle, parce que les mages sont des païens et qu'avec eux, les gentils, les nations, viennent adorer le Fils de Roi que prophétisait le psaume : *Les rois de Tarsis et des Îles rendront tribut, les rois d'Arabie et de Séba feront leur offrande ; tous les rois se prosterneront devant lui, tous les païens le serviront*. Matthieu commence son évangile par l'évocation de ces païens qui adorent le Messie et il l'achève avec l'annonce de la Bonne Nouvelle aux nations païennes : *Allez, de toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*.

Cette Bonne Nouvelle, c'est la résurrection, par laquelle Jésus *est avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde*. C'est ainsi qu'il est vraiment l'*Emmanuel*, Dieu-avec-nous. Le texte que nous lisons aujourd'hui est un texte de résurrection aussi étonnant que cela puisse paraître. L'antienne du cantique de Zacharie dans la liturgie des heures de ce matin dit ceci : *Venus d'Orient jusqu'à Bethléem, les mages adorent le Seigneur et lui offrent leurs présents : l'or est offert au Roi, l'encens au vrai Dieu et la myrrhe pour la sépulture*. Pourquoi les mages sont-ils venus adorer cet enfant ? A cause de l'étoile ? Mais l'étoile est un signe ambigu. Dans l'Antiquité, on parlait d'étoile se levant pour désigner la naissance ou l'avènement d'un prince. Néron a eu son étoile. Il ne méritait certes pas qu'on l'adorât ! Alors d'où vient que les mages se mirent en chemin ? Ont-ils déchiffré dans le signe de l'étoile l'avènement d'un grand roi ? D'un roi qui serait plus qu'un roi de la terre ? Les mages ont-ils mystérieusement accédé à la foi ? Car le propre de la foi c'est de confesser la divinité de Jésus. Et cette divinité n'est vraiment confirmée que par la résurrection. En tout cas la présence des mages à la naissance de Jésus signifie que le salut apporté avec lui ne se limite pas au peuple d'Israël. Ou plutôt qu'il s'étend, à travers Israël, à toutes les nations. La lumière qui baigne la scène de l'adoration des mages n'est pas celle d'un conte de fée, comme le rappelle opportunément Benoît XVI dans son livre sur les *Évangiles de l'Enfance*, c'est la lumière de la foi des disciples d'après Pâques qui interprète la geste mystérieuse des mages. C'est la lumière de la foi qui est devenue la nôtre.

Ces considérations nous indiquent dans quel état d'esprit nous devons aborder la fête de ce jour. Ce n'est pas un récit folklorique ou édifiant mais un retour au centre : le centre est toujours le mystère du Christ dévoilé à l'intérieur du mystère de Pâques. S'approcher de la crèche, c'est déjà s'approcher de la croix, c'est déjà être impliqué personnellement dans le drame de la Passion. Ne l'oublions pas : Jésus à peine né, les puissants de ce monde cherchent à le faire disparaître : dimanche dernier c'était la mémoire liturgique du meurtre des *saints innocents*. La haine et la folie meurtrières sont des passions qui animent les ennemis du Christ, les ennemis de l'Homme parfait, et donc les ennemis de l'homme tout court. Hérode craint que le *fils de roi* ne vienne lui ravir son trône, lui qui n'a pas hésité à faire assassiner ses propres enfants pour déjouer un éventuel complot de leur part s'ils avaient atteint l'âge adulte. Alors il cherche encore à tuer, pour sauver son trône. L'hymne des matines, *Crudelis Herodes*, s'en fait l'écho ironique : « Il ne ravit pas les royaumes mortels celui qui donne ceux du ciel ». À l'autre bout de sa course Jésus confirmera : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

L'Épiphanie nous apprend que le nouveau-né de Bethléem est bien le grand roi attendu. Le roi messianique, et plus encore le roi de l'univers, le Maître du temps et de l'histoire. Mais que ce roi qui avait inauguré son règne sur le trône de la crèche, remportera la victoire décisive sur celui de la Croix. L'or offert au roi s'accompagne de la myrrhe servant à la sépulture. Le tombeau n'est cependant pas le dernier acte de l'histoire : l'encens, réservé au culte rendu à la divinité, signifie que ce roi est d'essence divine, que la mort ne pouvait le retenir en ses filets : il se relève victorieux au 3<sup>e</sup> jour, lui le médiateur de la Création et le rédempteur de l'univers.

Nous sommes donc affrontés à une tâche paradoxale. Nous savons qu'individuellement et collectivement nous avons à reproduire dans notre chair le destin du Christ : nous aurons donc à souffrir violence, passer par une épreuve qui nous unit à la croix du Sauveur. Oui, la myrrhe est aussi pour nous. Mais en même temps il ne nous est pas permis de taire la Bonne Nouvelle : il faut proclamer sa victoire sur la mort et le péché, annoncer notre incorporation baptismale en Celui qui est d'essence royale et divine. Oui, nous aussi nous participons désormais à l'être du Fils, du roi de l'univers. Alors l'or et l'encens seront aussi pour nous.

Notre mission, au cours du temps de l'Église, c'est de faire affleurer ce mystère du divin caché dans l'humain. C'est le sens même du mot épiphanie en grec : faire passer des profondeurs à la surface. Nous le faisons en annonçant la divinité du Christ se manifestant dans son humanité. Nous le faisons aussi lorsque nous vivons selon la grâce de notre baptême, révélant par là que nous sommes devenus fils de roi. Et cet affleurement se réalise dans les activités ordinaires de l'existence quotidienne mais plus encore dans la liturgie ; car lorsque l'Église célèbre les *Mystères*, c'est le Christ qui se rend présent et qui agit. Peut-être serions-nous bien inspirés de redécouvrir le caractère épiphanique de l'Église, de sa structure, de sa liturgie, de ceux qui la constituent (nous !) dans leur agir quotidien, et même du cosmos qui nous entoure, à la suite des mages. Il n'est rien en ce monde qui ne puisse devenir icône de la splendeur de Dieu. Oui, que le Corps comme les membres se rendent transparents à la présence du Dieu trinitaire pour qu'il soit accueilli dans les cœurs et puisse y agir, comme il le fit avec Melchior, Gaspard et Balthazar.